Prix de LA GIRONDE avec le Supplément 15 c. — Supplément à LA GIRONDE du Dimanche 30 Avril 1882 (N° 19)

Les communications littéraires seront accueillies après examen.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LA GIRONDE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

SOMMAIRE

Charles Darwin. — *A. Espinas.*
Académie française : Discours de M. Renan.
Le Traité de Tilsitt. — *Ernest Hamel.*
Bibliographie : *L'Espagne*, impressions et souvenirs. — *Une Justice de Femme.*
Causerie bordelaise. — *Argus.*
Divertissements et Jeux. — *XXX.*
Nouvelles a la main.
Feuilleton : Les Millions honteux. — *Hector Malot.*

CHARLES DARWIN

Quand on entend dire : « Darwin est mort! » et qu'on songe soudain à la place qu'occupe ce nom dans la seconde partie de ce siècle, on est frappé de l'importance que peut prendre parmi ses semblables un homme d'étude, un savant, qui n'a été mêlé à aucune des affaires de ce monde et ne s'est occupé pendant sa longue vie qu'à observer et à écrire. Si la gloire se mesure à l'action sociale, certes il en est peu qui égale celle-là; car le sillon que Darwin a imprimé dans la pensée humaine, loin de s'effacer, ira s'approfondissant et par contre-coup modifiera de proche en proche, dans sa structure, l'ensemble de nos connaissances. On peut dire sans hésiter que la science actuelle, que notre idée du monde, comparées à ce qu'étaient la science et la conception de l'univers en 1859, quand parut l'*Origine des espèces*, sont profondément modifiées dans toutes leurs parties, et que Darwin est le principal auteur de ce changement. Mais, par suite, notre conception de l'homme et de la société est inévitablement transformée, et cette transformation devant nécessairement se traduire dans les faits, voici que le modeste savant, l'investigateur paisible nous parait appelé à exercer indirectement sur les affaires humaines, partout où elles seront conduites par des hommes qui pensent, une influence considérable. Le role de l'individu, celui surtout du savant sont singulièrement relevés par ces réflexions.

Il ne faut pas oublier, il est vrai, que l'individu ne peut rien sans son milieu social et sans ses devanciers. Darwin est un nouvel exemple de la part prépondérante, sinon unique, que prend le milieu dans la formation du génie. Il nait dans une famille de naturalistes. Son grand-père, Erasme Darwin, avait publié un livre de philosophie naturelle (*Zoonomia*, 1794), remarquable pour le temps, où se trouvent indiquées en traits assez précis quelques-unes des théories de Ch. Darwin, sinon précisément sur la descendance, du moins sur la sensibilité des plantes (la Sensitive, la *Dionæa*, les mouvements des pistils et des étamines, qu'il considère comme des créatures vivantes), et sur l'instinct des animaux : bref, sur le pouvoir qu'ont les organismes de se modifier sous l'empire des circonstances. « Les instincts des animaux, dit Erasme Darwin, proviennent de l'expérience et de la tradition comme nos propres arts (1). » Les travaux du petit-fils ne seront sur tous ces points que la continuation de ceux du grand-père. Tout jeune, Darwin s'adonne aux sciences naturelles. A vingt-quatre ans, il fait sur le *Limier (the Beagle)* un voyage d'exploration scientifique de cinq années consécutives, voyage qui lui permet de comparer une quantité prodigieuse de formes animales vivantes ou éteintes, de prendre sur le fait, pour ainsi dire, la formation des instincts chez certains animaux, de voir enfin, spectacle bien fait pour susciter un Darwin, les derniers des sauvages se disputant les débris d'une baleine putréfiée. Revenu en Europe, il n'a pas, comme la plupart de nos naturalistes français, à lutter contre les difficultés de l'existence. Libre de tout souci professionnel, il s'établit dans sa belle propriété de Down, près de Beckenham, à une lieue de Londres, et commence son œuvre en collationnant ses notes, en accumulant des faits, en recueillant toutes les informations que l'activité colonisatrice et commerciale de ses compatriotes fait affluer entre ses mains. A ce moment, la théorie du transformisme est dans l'air. Lyell a montré de quels patients procédés se sert la nature dans la formation des continents; les organismes ne seraient-ils pas l'œuvre d'actions lentes de même sorte? Spencer, après Gœthe et Lamarck, l'affirme. La théorie de l'évolution est tout entière dans les Essais de 1852 : *Hypothèse du développement*. Presque en même temps, l'idée de la sélection nait dans l'esprit de Darwin et dans celui d'un autre voyageur, Wallace. Et les deux naturalistes s'entendent pour publier deux essais, qui ne doivent rien l'un à l'autre, simultanément dans la même Revue. On peut dire que sans Darwin le transformisme était trouvé, parce qu'il était dans le courant de la pensée européenne et résultait nécessairement des prémisses posées jusque-là par les sciences naturelles.

Mais ce n'est pas par hasard que Darwin personnifie à jamais la théorie de la descendance. Il lui a donné ce qui constitue la propriété d'une idée, à savoir la *preuve*.

Darwin n'était pas un théoricien. Il faisait peu de cas de la philosophie. Qu'on examine de près ses ouvrages; il est, dans la spéculation, circonspect jusqu'à la timidité. Il affirme souvent moins qu'il ne prouve. Il avoue des lacunes là où, mieux agencées, ses théories pourraient paraitre solides. Il a des hésitations et des retours. Il y a bien un peu de tactique dans sa réserve. Ainsi il entrait bien dans sa pensée primitive d'appliquer à l'homme les conclusions de l'origine des espèces. Et c'est à dessein, dit-il, qu'il s'est contenté d'indiquer dans cet ouvrage qu' « il pourrait jeter quelque lumière sur l'origine de l'homme et sur son histoire (2) ». Mais il a besoin pour s'enhardir à cette généralisation que Hœckel lui donne l'exemple. Il formule ses théories les plus importantes d'une manière flottante et enveloppée. Il procède par retouches : il lui faut six éditions pour donner à son œuvre fondamentale sa forme définitive. Et il n'est arrivé qu'avec peine à un exposé théorique satisfaisant d'un point capital de sa doctrine, l'origine des variations. Tantot il explique la variation par l'action des milieux, tantôt il invoque l'*accident*, c'est-à-dire le hasard. Même hésitation sur la question de savoir si les lois invoquées par lui assurent ou non le progrès des organismes. Il livre lui-même à ses adversaires des armes pour le combattre, parfois plus que la sincérité la plus scrupuleuse ne semble l'exiger. En réalité, ce n'est pas par l'abondance des *idées* qu'il brille surtout. Il n'en a eu qu'une, *la sélection*, et c'est à elle que ses nombreuses vues de détail se rattachent invariablement.

Mais si Darwin n'est pas un théoricien, quel incomparable *démonstrateur!* Cette sélection artificielle dont il a donné mille et mille preuves, c'est l'évolution prise sur le fait, car entre la sélection artificielle et la sélection naturelle la différence est-elle si grande? Est-ce que l'action de l'homme est autre que celle de la nature, est-ce que nous ne sommes pas pour les animaux domestiques un des facteurs du milieu comme une espèce l'est en dehors de la civilisation pour toute espèce voisine, selon l'intensité de l'action exercée? L'homme et la nature ne s'opposent pas; ce que l'homme fait, c'est la nature qui le fait par lui, en sorte que les variations des animaux domestiques ne sont qu'un cas plus instructif et plus facilement vérifiable de la variation des formes vivantes. C'est ainsi que l'idée dominante de Darwin se réduit à la constatation d'un fait, mais d'un fait décisif.

Autour de cette donnée générale empruntée à l'observation, quel nombre prodigieux d'observations accumulées! Partout, en Angleterre, en Europe, en Amérique, tout ce qu'il y a d'éleveurs, de fermiers, d'horticulteurs, d'amateurs de chevaux, de chiens et de pigeons, tous les écrivains à compétence spéciale, tous les savants et tous les recueils de Sociétés savantes sont mis par lui à contribution; son cabinet est une agence universelle de renseignements. Comment du reste l'investigateur moderne pourrait-il autrement lutter contre les progrès croissants de la division du travail qui menacent d'enfermer chaque savant dans le champ de plus en plus étroit de sa spécialité? La solidarité qui s'établit ainsi n'est que l'*organisation* même de la science. Darwin n'a pas peu contribué à créer ces liens entre les ateliers épars du grand chantier scientifique. « En traitant, dit-il (3), les divers sujets compris dans cet ouvrage et ceux qui le suivront, j'ai été constamment dans le cas de demander des renseignements à beaucoup de zoologistes, botanistes, éleveurs d'animaux et horticulteurs, et j'ai reçu d'eux l'assistance la plus généreuse. Sans leur aide, je n'eusse pu faire que peu. Je me suis fréquemment adressé, pour des informations et des échantillons, à des étrangers et à des négociants et officiers du gouvernement résidant dans les pays éloignés, et, à de très rares exceptions près, j'ai trouvé chez eux un concours prompt, bienveillant et précieux. Je ne puis trop reconnaitre mes obligations envers les nombreuses personnes qui m'ont aidé et qui, j'en suis convaincu, le feraient également volontiers pour toute autre personne se livrant à des recherches scientifiques. »

Et encore le nombre de faits qu'il a mis en circulation n'est rien à côté de ceux qu'il a trouvés par lui-même. Il faut se représenter sa vie à Down pour comprendre l'impulsion que cet homme a pu donner à la pensée européenne pendant quarante ans de recherches employées à accumuler des faits. C'est là, c'est dans le volume de faits groupés autour d'une doctrine que git sa force et sa vérité. Darwin se lève, il va en toute hâte voir dans les allées de son jardin ce que font les vers de terre, car c'est à cette heure matinale qu'ils se livrent à leurs doubles amours; ses notes s'enrichissent de quelque bonne observation, mais il ne les utilisera pas de sitôt; le volume ne sera prêt que dans quelques années. Le soleil devient plus vif : les abeilles et les bourdons commencent à voltiger; le naturaliste les suit du regard, il reste de longues heures à examiner leurs démarches et compte leurs visites; « en une minute, six fleurs d'un campanule furent examinées par une abeille collectrice de pollen... Sept tiges florales d'un plant de *Dictamnus fraxinella* furent observées pendant dix minutes, le 15 juin 1841, et elles reçurent la visite de 13 bourdons qui pénétrèrent chacun dans plusieurs fleurs... Cette plante portait en tout 280 fleurs et, d'après les données ci-dessus, si nous tenons compte de ce que les bourdons travaillent très avant dans la soirée, chaque fleur dut être quotidiennement visitée au moins trente fois, et nous savons que la même fleur demeure ouverte pendant plusieurs jours. » Le voilà dans sa serre; des plantes y poussent couvertes de gaze, abritées contre la visite des insectes; il s'agit de comparer le nombre de graines produites par celles-ci lorsqu'on les féconde avec leur propre pollen et celui que donneront les fleurs fécondées par un pollen étranger : que de petits paquets à classer, que de numérations fatigantes à faire! Parfois il faut compter des grains de pollen au microscope ou des graines très petites à la loupe, et puis quand les plantes auront été semées et auront grandi, il faudra mesurer leur taille, leur poids, leur fécondité, ramener le tout à des moyennes et poursuivre ce travail comparatif, portant quelquefois simultanément sur plusieurs groupes de plantes, pendant cinq ou six générations! L'après-midi, Darwin a reçu une orchidée exotique : il s'agit de savoir comment elle est fécondée. « La première fois que j'étudiai cette fleur, je fus bien embarrassé... » Il médite, il tâtonne et arrache enfin à la plante son secret en introduisant dans le nectaire une soie de porc ou un brin d'herbe très fin. La masse de pollen (pollinie) jaillit à un mètre de distance sur la vitre de son cabinet. Un coup d'œil sur les plantes grimpantes qui le bordent, puis il revient à sa table où des os de pigeon tout préparés attendent qu'il les décrive et les mesure. Les notes s'accumulent; il lui faut rédiger un ouvrage sur la *fécondation croisée et directe*, sur la *forme des fleurs*, sur la *variation des animaux et des plantes*, et cependant ne pas abandonner les expériences commencées, sans compter une immense correspondance à laquelle il doit suffire. Et quand la journée sera finie, la nuit tombée, nous l'aurions trouvé dans son jardin, suivant le vol des papillons nocturnes ou examinant à la lampe les constructions des fourmis, sans cesse tendu vers la découverte, entassant les faits dans ses notes et dans sa mémoire comme la nature entasse les fines coquilles dont la masse formera un continent. Voilà ce que cet homme a fait, uniquement, exclusivement pendant quarante ans. Nous étonnerons-nous qu'il ait laissé une œuvre et vu de son vivant le triomphe de son idée?

C'est donc justice si la théorie de l'évolution est devenue le *Darwinisme*. Les grandes idées comme celle-là ont pour ainsi dire toujours été dans dans le monde. Dès que la Grèce s'est éveillée à la vie intellectuelle, elle a cherché dans le *devenir* la raison des choses. Les Ioniens et Démocrite professaient sur les lois générales de la matière et de la vie à peu près les mêmes doctrines que Spencer. Comme lui, comme Lamarck et Gœthe ils admettaient que les espèces supérieures naissaient des inférieures. Les premiers êtres sont suivant eux des animaux marins; puis sur la vase des lacs desséchés des ébauches organiques s'essaient à la vie aérienne, des poissons s'efforcent de se trainer à terre sur des moignons de nageoires transformées, et après une longue série de pareilles ébauches, les quadrupèdes apparaissent, puis l'homme. La guerre est la mère des choses, c'est-à-dire que l'harmonie se dégage du conflit des forces et des êtres, de la lutte pour l'existence. La société se forme de même en vertu de nécessités naturelles, et c'est sous l'empire des mêmes lois que la justice finit par fleurir dans le monde. L'évolutionnisme est donc vieux; mais ces conceptions, renouvelées par le grand dix-huitième siècle, réinventées par Diderot et présentes à tous les esprits en quête d'une genèse naturelle des êtres, fussent restées à l'état d'hypothèses attrayantes, si Darwin n'avait trouvé dans la sélection le moyen de concevoir comment cette descendance avait pu s'effectuer, s'il n'avait montré par une multitude de faits authentiques la sélection à l'œuvre dans la nature, en train de scruter toutes les modifications des êtres vivants pour les fixer si elles sont utiles, pour les éliminer si elles nuisent, et assurant par là l'adaptation progressive des organismes à un milieu de plus en plus complexe.

Ce que les sciences de la nature doivent au Darwinisme, nous n'essaierons pas de le dire en quelques lignes. C'est moins une découverte qu'une méthode, un esprit nouveau. Il les a renouvelées de fond en comble. On peut dire aujourd'hui que tous les biologistes de quelque valeur au-dessous de quarante ans sont acquis à cette philosophie de la nature, sans compter de plus anciens, dont plusieurs sont illustres. Du reste, les conséquences de ces principes sont loin d'être épuisées, et la classification génétique, c'est-à-dire reproduisant la filiation des espèces, est à l'état de devenir comme la science même, dont elle reflète tous les progrès; elle ne sera jamais achevée, parce que la science ne le sera jamais non plus. On peut dire hardiment que la biologie et la théorie de la descendance ont mêmes destinées et tendent de plus en plus à se confondre.

Mais dans les sciences morales, le Darwinisme a provoqué un mouvement que l'on peut plus facilement signaler, tout considérable qu'il est.

D'abord Darwin, sans être un philosophe, et tout en se défendant de traiter les questions philosophiques, a émis des vues de la plus haute importance sur l'instinct dans l'animal et dans l'homme. Les instincts des animaux s'expliquent, selon lui, absolument comme la forme de leurs organes par l'utilité de l'espèce dont ils assurent l'existence. Ils sont soumis dans leur naissance et leur développement aux lois de la même sélection. L'hérédité est donc un facteur important de l'instinct comme de l'organisme; elle se réduit à une habitude, née chez l'individu sous la pression des circonstances, et qui, se trouvant utile au groupe, a été conservée, puis accrue et perfectionnée de génération en génération. Tout le monde connait les admirables observations de Darwin sur les mœurs des fourmis, et les ingénieuses explications qu'il en a suggérées. Mais les mœurs sont-elles autre chose que l'instinct social en action? Et c'est ainsi que Darwin a été amené à donner dans sa *Descendance de l'Homme* une esquisse du progrès de la moralité dans l'animal et dans notre propre race, fondée encore sur le même principe de la sélection naturelle. Le progrès de l'intelligence se fait de même par acquisitions lentes, non pas seulement de connaissances mais d'aptitudes et de complexité cérébrale, depuis les sauvages les plus stupides, disons mieux, depuis les derniers des êtres vivants jusqu'à l'homme civilisé, jusqu'à un Shakespeare et à un Newton. Enfin, nos facultés esthétiques s'expliquent de la même manière, et la beauté physique elle-même de l'homme et de la femme est l'effet accumulé des choix mutuels qui ont présidé aux unions, en apparence fortuites, chez les races les plus grossières, c'est-à-dire par la sélection que les sexes, sans y penser, ont exercée l'un sur l'autre. La science du beau ne doit pas moins à l'auteur de *l'Expression des émotions* que la psychologie comparée et la morale à l'auteur de la *Descendance de l'Homme* et de tant de merveilleuses études zoologiques. Il n'est pas jusqu'à la sensibilité chez les plantes qui n'ait été l'objet des patientes investigations de Darwin dans ses livres sur les *Plantes insectivores* et les *Plantes grimpantes*, où il a présenté de la question une solution bien près d'être définitive.

Que dire de l'ébranlement que l'ensemble de ces doctrines imprimera par contre-coup aux sciences morales et philosophiques? La vieille, mais inutile théorie des causes finales perd tout le terrain que gagne, avec la sélection, l'explication mécanique des phénomènes. Le *consensus* organique le plus complexe, les plus merveilleuses combinaisons destinées à mettre en rapport non-seulement deux organismes de sexes différents, mais deux organismes appartenant à deux règnes de la nature comme la plante et l'insecte, les agencements de l'instinct les plus inattendus pour assurer le salut des jeunes animaux et la conservation des sociétés, Darwin rend compte de tout cela pièce par pièce grâce aux lois de la concurrence vitale et de la survivance des plus aptes. Nous ne prétendons pas que toutes ses hypothèses soient justes, ni surtout qu'elles soient complètes; nous pensons même que la théorie de l'évolution a déjà été complétée avantageusement sur bien des points depuis les travaux de l'illustre naturaliste; mais si dès à présent aucun savant digne de ce nom n'ose plus invoquer les causes finales, c'est en grande partie à Darwin qu'on le doit. Sa théorie de la sélection a démontré que dans la plupart des cas on peut se passer de leur secours; elle les a rendues inutiles comme le télégraphe électrique a causé la ruine des tours à signaux. Enfin, c'est à Darwin autant qu'à Spencer, à Comte et à Hégel que l'on doit l'expansion formidable, irrésistible, à travers les sciences morales et politiques, de l'idée du *devenir* universel. Si les espèces, en effet, sont variables, si les parties diverses des organismes subissent, sous l'action du milieu, de lentes modifications, et que nos os changent de forme, comment nos idées resteraient-elles immobiles? C'est sur l'immutabilité du monde que s'appuyaient au fond les conceptions du moyen âge, qui impliquaient l'immutabilité des idées et l'immutabilité des institutions politiques et religieuses. Le monde, le ciel compris, s'est mis en marche depuis le quinzième siècle, les continents s'élèvent et s'abaissent, les espèces végétales et animales apparaissent, puis s'en vont sans retour, les formes sociales comme les organismes vivants croissent, fleurissent et se dissolvent; décidément il est temps de nous mettre à l'école de l'univers pour apprendre de lui à modeler nos conceptions sur les milieux changeants qu'il nous impose, au lieu de prétendre façonner l'univers d'après nos idées prétendues éternelles qui ne sont que les rêves d'une nuit.

A. Espinas.

(1) *Zoonomia*, édit. originale, p. 257.
(2) *The Descent of Man*, préface.
(3) *De la Variation des Animaux*, etc., trad. franç, p. 15.

ACADÉMIE FRANÇAISE

Nous avons donné hier le discours prononcé par M. Pasteur, à sa réception à l'Académie française, dans la séance du 27 avril. Voici la réponse de M. Renan :

Monsieur,

Nous sommes bien incompétent pour louer ce qui fait votre gloire véritable, ces admirables expériences par lesquelles vous atteignez jusqu'aux confins de la vie, cette ingénieuse façon d'interroger la nature qui tant de fois vous a valu de sa part les plus claires réponses, ces précieuses découvertes qui se transforment chaque jour en conquêtes de premier ordre pour l'humanité. Vous répudieriez nos éloges, habitué que vous êtes à n'estimer que les jugements de vos pairs, et, dans les débats scientifiques que soulèvent tant d'idées neuves, vous ne voudriez pas voir des appréciations littéraires venir se mêler au suffrage des savants que rapproche de vous la confraternité de la gloire et du travail. Entre vous et vos savants émules nous n'avons point à intervenir. Mais, en dehors du fond de la doctrine, qui n'est point de notre ressort, il est une maitrise, monsieur, où notre pratique de l'esprit humain nous donne le droit d'émettre un avis. Il y a quelque chose que nous savons reconnaître dans les applications les plus diverses; quelque chose qui appartient au même degré à Galilée, à Pascal, à Michel-Ange, à Molière; quelque chose qui fait la sublimité du poète, la profondeur du philosophe, la fascination de l'orateur, la divination du savant. Cette base commune de toutes les œuvres belles et vraies, cette flamme divine, ce souffle indéfinissable qui inspire la science, la littérature et l'art, nous l'avons trouvé en vous, monsieur; c'est le génie. Nul n'a parcouru d'une marche aussi sûre les cercles de la nature élémentaire; votre vie scientifique est comme une traînée lumineuse dans la grande nuit de l'infiniment petit, dans ces derniers abimes de l'être où nait la vie.

Vous avez commencé, monsieur, par le vrai commencement de la nature. Avec Haüy et Malus, vous demandiez d'abord au cristal le secret de ses caprices apparents. Vous étiez encore à l'École normale. Une note de Mitscherlich vous troubla dans votre foi chimique. Deux substances identiques par la nature, le nombre, l'arrangement et la distance des atomes, agissaient d'une manière essentiellement différente sur la lumière. Vous reprites avec passion l'étude de la forme cristalline des deux sels de M. Mitscherlich, et vous arrivâtes à votre belle théorie de la dissymétrie moléculaire. Oui, deux groupes atomiques qui se montrent identiques au travers de toutes les épreuves de la chimie peuvent être l'un à l'égard de l'autre dans la même relation qu'un objet à l'égard de son image vue dans un miroir. Ils ont une droite et une gauche; on peut les opposer, non les superposer, comme les deux mains. L'illustre M. Biot, chargé de rendre compte de ces faits nouveaux à l'Académie des sciences, eut d'abord quelques doutes. Quand vous allâtes le voir au Collège de France, il s'était déjà procuré lui-même les matières de l'expérience. Il vous les fit préparer sous ses yeux, sur le fourneau de sa cuisine. Vous placiez à sa droite les cristaux qui devaient dévier la lumière à droite, à sa gauche les cristaux qui devaient la dévier à gauche. Il fit lui-même l'épreuve de la polarisation; mais il n'alla pas jusqu'au bout; quelques indices lui suffirent. « Mon cher enfant, vous dit-il en serrant votre bras, j'ai tant aimé les sciences dans ma vie que cela me fait battre le cœur. »

Toutes vos découvertes ultérieures sont sorties de celle-là par une sorte de développement naturel. Bientôt, en effet, vous arrivez à voir que tous les produits artificiels des laboratoires et toutes les espèces minérales sont à image superposable, tandis que les produits essentiels de la vie sont dissymétriques. La vie vous conduit à la fermentation; l'élément dissymétrique fait fermenter; l'élément symétrique ne fait pas fermenter. La fermentation est toujours d'origine vitale; elle vient d'êtres microscopiques qui trouvent dans la matière organique leur nourriture, non leur raison de naitre; le groupe droit et le groupe gauche ne satisfont pas également à la nutrition des microbes. Vos études sur les corpuscules organisés qui existent dans l'atmosphère servent de point de départ à tout un ordre de recherches, où vos disciples sont des maitres qui s'appellent Lister, Tyndall.

La fermentation vous mène aux maladies, qui sont en quelque sorte la fermentation de l'être vivant; de la cristallographie vous êtes conduit à la médecine; vous arrivez à voir que les maladies transmissibles tiennent le plus souvent à des développements irréguliers d'êtres étrangers à l'organisme, qui le troublent ou le détruisent. De là vos savantes recherches sur les maladies du vin, de la bière, des vers à soie, puis sur ces terribles accidents de la machine humaine, le charbon, la septicémie, la rage, qui peuvent amener la mort à l'organisme par lui-même le plus sain et le plus robuste. La claire vue de la nature du mal vous indique le remède; on guérit bientôt la maladie dont on connait la cause. Votre théorie des germes de putréfaction ouvre une voie qui sera un jour et qui est déjà féconde pour le bien de notre pauvre espèce. La vaccination, qui n'avait été jusqu'ici qu'une application très particulière d'une théorie à peine ébauchée, devient entre vos mains un principe général, susceptible des usages les plus variés. C'est la rage, monsieur, qui est en ce moment l'objet de vos études; vous en cherchez l'organisme microscopique, vous le trouverez; l'humanité vous devra la suppression d'un mal horrible, et aussi d'une triste anomalie, je veux parler de la défiance qui se mêle toujours un peu pour nous aux caresses de l'animal dans lequel la nature nous montre le mieux son sourire bienveillant.

Que vous êtes heureux, monsieur, de toucher ainsi par votre art aux sources mêmes de la vie! Admirables sciences que les vôtres! Rien ne s'y perd. Vous aurez inséré une pierre de prix dans les assises de l'édifice éternel de la vérité. Parmi ceux qui s'adonnent aux autres parties du travail de l'esprit, qui peut avoir la même assurance? M. de Maistre peint quelque part la science moderne « sous l'habit étriqué du Nord... les bras chargés de livres et d'instruments, pâle de veilles et de travaux, se trainant souillée d'encre et toute pantelante sur la route de la vérité, baissant toujours vers la terre son front sillonné d'algèbre. » Comme vous avez bien fait, monsieur, de ne pas vous arrêter à ce souci de gentilhomme! La nature est roturière; elle veut qu'on travaille; elle aime les mains calleuses et ne se révèle qu'aux fronts soucieux.

Votre vie austère, toute consacrée à la recherche désintéressée, est la meilleure réponse à ceux qui regardent notre siècle comme déshérité des grands dons de l'âme. Votre laborieuse assiduité n'a voulu connaître ni distraction ni repos. Recevez-en la récompense dans le respect qui vous entoure, dans cette sympathie dont les marques se produisent aujourd'hui si nombreuses autour de vous, et surtout dans la joie d'avoir bien accompli votre tâche, d'avoir pris place au premier rang dans la Compagnie d'élite qui s'assure contre le néant par un moyen bien simple, en faisant des œuvres qui restent.

Vous avez placé à sa juste hauteur l'homme illustre que vous venez remplacer parmi nous. Vous avez dit ses commencements, ses viriles origines, cette nature pleine d'énergie, tenant, par son père, aux races sérieuses et obstinées de l'Ouest, par sa mère, à l'ardente et forte complexion des populations protestantes des Cévennes. Canonnier de la première République, M. Littré père garda, sous l'empire et la royauté constitutionnelle, le culte de la Révolution.

Les républicains étaient rares alors; c'était, comme aux siècles de la primitive Eglise, le temps des convictions personnelles, passionnées. Les conversions en masse et sans grand discernement devaient venir plus tard. Les républicains que forma M. Littré père avaient au moins quelque mérite à l'être; car ils étaient deux (deux qui valaient certes à eux seuls tous ceux qu'on a plus tard vus éclore), son fils d'abord, puis l'intime ami de son fils, celui à qui je dois ces détails, notre respecté confrère M. Barthélemy Saint-Hilaire.

En philosophie et en religion, M. Littré père professait sans réserve les principes de l'école française du dix-huitième siècle. Devenu père de famille, il eut un scrupule touchant. Craignant que les railleries de Voltaire n'eussent une part dans ses opinions religieuses, et se regardant comme responsable de sa théologie à l'égard de ses enfants, il reprit avec le plus grand sérieux la question des croyances. Ce nouvel examen confirma ses premiers jugements, et dès lors il enseigna en toute sécurité à ses fils ce qu'une double épreuve lui faisait regarder comme certain. Quelle honnêteté!

Cette impression de l'éducation première ne s'effaça jamais chez M. Littré. Sa nature héroïque le porta toujours à ce qu'il y eut de plus âpre et de plus fort. Fils de la Révolution française, il crut qu'en elle était contenue toute justice. D'autres, plus raffinés, distinguèrent, acceptèrent des moyens termes, des conciliations. Lui, entier dans sa foi, ne voulut aucune atténuation à ce qu'il tenait pour la vérité.

La foi démocratique, comme tous les genres de foi, est exposée à des tentations; il y a quelquefois du mérite à y persévérer. M. Littré nous a raconté qu'un jour, sa mère, une petite vieille débile, avec de beaux yeux, cheminant à côté de lui dans une rue de Paris, fut brutalement poussée par un ouvrier qui ne voulait pas se déranger. Comme M. Littré la relevait : « Mon fils, lui dit-elle, il faut bien aimer le peuple pour demeurer de son parti. » La croyance de M. Littré était de celles que rien n'ébranle.

D'ordinaire les effervescences révolutionnaires viennent du tempérament; la raison intervient pour les régler. Chez M. Littré, le tempérament était tout à fait calme; c'était l'esprit qui était révolutionnaire; aussi ne recula-t-il jamais. On le trouve toujours au front de bataille des combattants. En juillet 1830, il était de la première ligne de ceux qui pénétrèrent sur la place du Carrousel par l'ouverture du pavillon de Rohan. Georges Farcy fut percé d'une balle à côté de lui.

C'est la conviction qui crée la vertu. La sélection des nobles âmes se fait sans acception de croyances. Comme vous l'avez parfaitement dit, Monsieur, aucune foi n'a de privilège à cet égard; on peut être un chrétien des premiers jours avec les idées en apparence les plus négatives; on peut voir soudés dans le même homme un ascète et un jacobin. La bibliothèque Sainte-Geneviève possède un catalogue de ses incunables écrit tout entier de la main de M. Daunou durant les années les plus terribles de la Révolution.

Chaque matin, avant d'aller présider la Convention ou le conseil des Cinq-Cents, il en rédigeait un certain nombre de pages, toujours le même, à des dates qui s'appelaient 13 vendémiaire, 18 fructidor. Littré associait de même à la vie militante les habitudes d'un bénédictin révolutionnaire d'une espèce bien rare!

Le soir des jours d'émeute, comme le soir des jours où il avait combattu de sa plume au *National* à côté de Carrel, il se reposait dans sa mansarde en préparant une édition d'Hippocrate, ou en traduisant les œuvres les plus importantes de la critique moderne, ou en rassemblant les matériaux de cet admirable Dictionnaire historique de la langue française qui sera sans doute un jour surpassé, si nous finissons le nôtre....

Grandes et fortes natures de l'âge héroïque de notre race! Rien ne leur restait étranger. Ils avaient changé les bases de la vie; mais leur confiance dans l'esprit humain était absolue. C'étaient des croisés, à leur manière; ils héritaient sans le savoir de dix siècles de vertu; ils dépensaient en un jour le capital accumulé par vingt générations de silencieuse obscurité.

Leur scepticisme n'était qu'une apparence; ils étaient en réalité de fougueux croyants. Ils pratiquaient le désintéressement absolu; ils aimaient la glorieuse pauvreté. A toutes les propositions de fonctions rémunérées qui lui furent faites dans l'esprit le plus libéral, Littré répondit par un refus. Un jour qu'on le pressait : « Je ne peux rien accepter, dit-il; en ce moment, ce sont mes idées qui triomphent. »

Sa vie fut longtemps celle d'un artisan modeste. Si, plus tard, le travail amena pour lui la fortune, ce fut à son insu, sans qu'il l'eût voulu et presque malgré lui. Il alla jusqu'à ces paradoxes qui caractérisent parfois les héroïsmes vertueux. Il eût tenu pour déplacé tout souci de plaire; les séductions les plus légitimes du talent, il se les interdisait; à dessein, il laissait son style un peu négligé.

[illegible] de l'homme de lettres. Sa modestie certainement fut exagérée, puisqu'elle lui fit croire qu'il était disciple quand en réalité il était maitre, et qu'on le vit se subordonner à des personnes auxquelles il était fort supérieur. Tel était son amour de la vérité que, seul peut-être en notre siècle, il put se rétracter sans s'amoindrir. La vérité le menait comme un enfant; il se soumit à elle quand il pensa l'avoir trouvée; il s'arrêta quand il craignit de n'être plus avec elle; il recula quand il crut l'avoir dépassée.

Et voyez, Monsieur, combien notre sort est étrange et quelle ironie supérieure semble s'attacher à nos pauvres efforts! Même dans l'ordre de la vérité, nos qualités nous servent souvent moins que nos défauts. Il ne faut pas être trop parfait. Moins sincère, Littré eût peut-être évité quelques erreurs. Les défauts de sa philosophie furent ceux d'une âme trop timorée. Ses apparentes négations n'étaient que la réserve extrême d'un esprit qui redoute les affirmations hasardées. Il avait tant de peur d'aller au delà de ce qu'il voyait clairement qu'il restait souvent en deçà.

Vertueuse abstention; doute fécond, que Descartes eût compris; respect exagéré peut-être de la vérité! Il craignait de sembler escompter ce qu'il désirait et de prendre trop vite pour une réalité ce qui vraiment n'eût été que juste. Hésitation qui implique un culte mille fois plus délicat de l'éternel idéal que les téméraires solutions qui satisfont tout d'abord les esprits superficiels!

La vérité est une grande coquette, Monsieur! Elle ne veut pas être cherchée avec trop de passion. L'indifférence réussit souvent mieux avec elle. Quand on croit la tenir, elle vous échappe; elle se livre quand on sait l'attendre. C'est aux heures où on croyait lui avoir dit adieu qu'elle se révèle; elle vous tient, au contraire, rigueur quand on l'affirme, c'est-à-dire quand on l'aime trop.

Vous avez fait des réserves, Monsieur, sur les doctrines philosophiques auxquelles M. Littré s'était attaché et auxquelles il déclarait devoir le bonheur de sa vie. C'était votre droit. Je n'userai pas du droit semblable que j'aurais. Le résumé ou, comme on disait autrefois, le « bouquet spirituel » de cette séance doit être que l'ardeur pour le bien ne tient à aucune opinion spéculative. Je vous ferai d'ailleurs ma confession; en politique et en philosophie, quand je me trouve en présence d'idées arrêtées, je suis toujours de l'avis de mon interlocuteur.

En ces délicates matières, chacun a raison par quelque côté. Il y a déférence et justice à ne chercher dans l'opinion qu'on vous propose que la part de vérité qu'elle contient. Il s'agit ici, en effet, de ces questions sur lesquelles la Providence (j'entends par ce mot l'ensemble des conditions fondamentales de la marche de l'univers) a voulu qu'il planât un absolu mystère. En cet ordre d'idées, il faut se garder de parti-pris; il est bon de varier ses points de vue et d'écouter les bruits qui viennent de tous les côtés de l'horizon.

C'est ce que fit M. Littré toute sa vie. Je regrette cependant, comme vous, que ce grand et fidèle ami de la vérité se soit renfermé dans une école portant un nom déterminé et ait salué comme son maitre un homme qui, bien que considérable à beaucoup d'égards, ne méritait pas un tel hommage. Si je m'abandonnais à mon goût personnel, je serais peut-être aussi peu favorable que vous à M. Auguste Comte, qui me semble le plus souvent répéter en mauvais style ce qu'ont pensé et dit avant lui, en très bon style, Descartes, d'Alembert, Condorcet, Laplace. Mais je me défie de mon avis, car je suis un peu, à l'égard de ce penseur distingué, dans la situation d'un jaloux.

M. Littré avait pour moi une bonté dont je garde un profond souvenir; je sentais cependant qu'il m'aurait aimé beaucoup plus si j'avais voulu être comtiste. J'ai fait ce que j'ai pu; je n'ai pas réussi. Je sentais chez lui un reproche secret. Quand nous nous trouvions tous les deux seuls à nos séances de l'*Histoire littéraire de la France* de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, je me croyais en présence d'un confesseur mécontent de moi pour quelque motif secret qu'il ne me disait pas. Cela me troublait. Pas plus que vous, Monsieur, je ne suis donc en situation de rendre pleine justice à M. Comte.

Je ne puis cependant m'empêcher d'être ému, quand je vois tant d'hommes de valeur, en France, en Angleterre, en Amérique, accepter ce nom comme un drapeau. Avec l'habitude que je peux avoir des choses de l'esprit humain, je suis amené à croire que M. Comte sera une étiquette dans l'avenir, et qu'il occupera une place importante dans les futures histoires de la philosophie. Ce sera une erreur, j'en conviens; mais l'avenir commettra tant d'autres erreurs! L'humanité veut des noms qui lui servent de types et de chefs de file; elle ne met pas dans son choix beaucoup de discernement.

Le positivisme, dites-vous, dans ses applications à la politique, n'a pas vu ses prophéties réalisées. Cela est très vrai. La condition du prophète est devenue de nos jours singulièrement difficile. La politique et la philosophie n'ont plus grand'chose à faire ensemble. Connaissez-vous une école qui ait mieux deviné ces jeux de la force, de la passion et du hasard, qu'on a bien tort assurément de vouloir assujettir à des lois? Pour moi, je ne vois pas une théorie politique au nom de laquelle on ait le droit de jeter la première pierre aux théories vaincues. Je ne vois qu'une différence, c'est que le principal représentant du positivisme a confessé son erreur, tandis que nous attendons encore l'aveu de ceux qui n'ont pas été plus infaillibles que lui.

A la philosophie de M. Littré vous en préférez une autre, qui, vous le supposez, aurait ici « un dernier refuge ». Ah! ne vous y fiez pas trop, Monsieur. La zone de notre protection littéraire est bien large; elle s'étend depuis Bossuet jusqu'à Voltaire. Souvent nous aimons à être l'asile des vaincus; la cause qui aurait chez nous son dernier refuge pourrait donc être assez malade. Nous ne patronnons pas les doctrines; nous discernons le talent.

Voilà comment nous n'avons jamais de déconvenues ni de démentis. Tout passe, et nous ne passons pas; car nous ne nous attachons qu'à deux choses qui, nous l'espérons, seront éternelles en France : l'esprit et le génie. Nous respectons toutes les formes dont on peut revêtir une croyance élevée. Vous vous servez de deux mots, par exemple, dont, pour ma part, je ne me sers jamais, spiritualisme et matérialisme. Le but du monde, c'est l'idée; mais je ne connais pas un cas où l'idée se soit produite sans matière; je ne connais pas d'esprit pur ni d'œuvre d'esprit pur. L'œuvre divine s'accomplit par la tendance intime au bien et au vrai qui est dans l'univers; je ne sais pas bien si je suis spiritualiste ou matérialiste.

Il est prudent de n'associer le sort des croyances morales à aucun système. Le mot de l'énigme qui nous tourmente et nous charme ne nous sera jamais livré. Pour moi, quand on nie ces dogmes fondamentaux, j'ai envie d'y croire; quand on les affirme autrement qu'en beaux vers, je suis pris d'un doute invincible. J'ai peur qu'on n'en soit trop sûr, et, comme la mystique dont parle Joinville, je voudrais par moments brûler le paradis par amour de Dieu. C'est le doute en pareil cas qui fait le mérite.

La grandeur des vérités de cet ordre est de se présenter à nous avec le double caractère d'impossibilités physiques et d'absolues nécessités morales. Si je vois la vertu songer trop à ses placements sur une vie éternelle, je suis tenté de lui insinuer discrètement la possibilité d'un mécompte. L'humanité doit sûrement être écoutée en ses instincts; l'humanité, au fond, a raison; mais dans la forme, dans le détail, oh! la chère et touchante rêveuse, comme sa piété peut l'égarer! Et cela est tout simple : il est des questions insolubles sur lesquelles le sentiment moral veut une réponse. On prend à cet égard les plus belles résolutions de sobriété intellectuelle, et on ne les tient pas.

Notre grand Littré passa toute sa vie à s'interdire de penser aux problèmes supérieurs et à y penser toujours. Pauvre bonne conscience humaine! que d'efforts elle fai

---

FEUILLETON de *LA GIRONDE LITTÉRAIRE et SCIENTIFIQUE* du Dimanche 30 Avril 1882.

LES MILLIONS HONTEUX

Mais la naissance de Mme Gripat laissa le duc parfaitement froid; cependant Puche continua :

— C'est cette naissance qui rend Mme Gripat si exigeante pour le mariage de sa fille; car avec la beauté de notre chère Paule, une beauté éclatante robuste; avec sa dot de vingt-cinq millions et la grosse fortune qu'elle aura plus tard; avec son intelligence, son esprit brillant, son éducation, enfin avec toutes les qualités qui font d'elle une femme accomplie, elle serait déjà mariée, — et elle n'a que dix-huit ans cependant, — si sa mère ne tenait pas tant à la naissance. Ah! ce ne sont pas les prétendants qui nous ont manqué, car on nous poursuit, le mot n'est que juste. De tous les côtés on nous assiège. Quand on n'a pas réussi par l'insinuation, on arrive à la menace. Vous ne sauriez vous imaginer jusqu'où l'on va.

Tout cela n'était pas très habilement enchainé. Puche le sentait. Quelles raisons pouvait-il avoir pour conter cette histoire à M. de Valmondois, si ce n'est sa raison à lui, qu'il ne pouvait pas dire? Mais ce n'était pas sa faute; pourquoi le duc ne l'avait-il pas remercié? Avec ce remercîment pour point de départ, il allait tout seul, tandis que maintenant il fallait tâcher de justifier ses paroles, qui devaient paraître du simple bavardage.

— C'est là un trait de mœurs intéressant, n'est-il pas vrai? dit-il. Croiriez-vous qu'il y a quelques mois un personnage belge, un comte, a demandé la main de Paule, et comme nous la lui avons refusée, il nous adresse à chaque instant des lettres pleines de menaces? Mais voici qui est plus fort. Un gentilhomme normand, je n'hésite pas à le nommer, M. le comte de Flancourt, vous le connaissez sans doute, de la grande famille des Flancourt, les Flancourt de Louis XIV...

M. de Valmondois fit un signe ennuyé.

— Eh bien! poursuivit lentement Puche, qui avait appris au Théâtre-Français que pour faire passer une chose longue il ne faut pas la dire trop vite, eh bien! M. le comte de Flancourt a écrit à Mme Gripat une lettre, toujours pour demander Paule, si extraordinaire, qu'on ne voudrait pas la croire vraie, si je la racontais sans la montrer.

Et il fit mine de tirer cette lettre de sa poche; mais le duc l'arrêta d'un geste de main, et Puche se le tint pour dit.

— Mon Dieu! continua-t-il, nos prétentions ne sont pas telles que le mariage de Paule soit impossible. La fortune, nous ne la demandons pas, en ayant une assez belle, Dieu merci, pour deux. Mais nous tenons à la naissance, et voilà pourquoi les Flancourt et autres ne sont pas suffisants pour nous. Là-dessus les exigences de Mme Gripat sont rigoureuses : ou sa fille épousera un homme d'un grand nom, ou bien, tant qu'elle ne l'aura pas rencontré, elle attendra; mais il y a tout lieu de croire qu'elle n'attendra pas longtemps. Vous voyez, monsieur le duc, que la femme qui pense ainsi n'est pas une femme de finance; ce que je voulais démontrer et ce qui vous a valu ce long bavardage, pour lequel je vous demande pardon.

Et Puche se leva.

— Trouve-t-on Mme Gripat chez elle à d'autres heures que celles de la matinée? demanda M. de Valmondois.

— Elle reçoit tous les jeudis.

— Eh bien! un de ces jeudis j'irai la voir, en passant.

Puche salua respectueusement et sortit le dos voûté; mais dans l'escalier il se redressa, et quand il fut dans la rue il se haussa orgueilleusement.

— Seyez-vous, murmura-t-il, seyez-vous! Eh bien! tout sis que j'étais, je vous ai roulé, monsieur le duc. Maintenant, que la fête de MM. les huissiers commence, et ce ne sera pas un de ces jeudis que vous ferez votre visite à Mme Gripat, en passant; ce sera jeudi prochain, en venant tout exprès pour la voir.

Et il se rendit chez son huissier, riant tout seul silencieusement en marchant, sans rien voir autour de lui : princesse de Verberie! Et qui est-ce qui serait heureuse? Qui est-ce qui serait fière de son vieux Puche? Ce serait cette chère petite Paule, qui n'aurait qu'à jouir de son bonheur, sans savoir jamais comment il aurait été préparé.

Et il fit cette réflexion philosophique que c'étaient vraiment des naïfs ceux qui s'imaginaient que le bonheur vient en dormant, et qu'il n'y a qu'à l'attendre de la Providence ou d'une bonne chance.

VI

La Providence, c'était lui, Puche, hé! hé!

Si Puche avait mieux connu M. de Valmondois, ou bien s'il l'avait mieux examiné pendant cet entretien, il se serait sans doute dispensé de sa visite à son huissier pour donner l'ordre à celui-ci de commencer la fête.

Mais, absorbé par ce qu'il avait à dire, tout entier aux effets qu'il avait préparés et à l'exécution de son plan, il n'avait pas vu que cette fête était inutile et que M. de Valmondois n'avait pas besoin d'être poussé par MM. les huissiers pour être sensible aux mérites de Paule, sinon à ceux de sa beauté éclatante et robuste, de son esprit brillant, de son éducation, au moins à ceux de sa dot.

Aussitôt que Puche fut parti, M. de Valmondois s'assit devant un petit bureau, et d'une main rapide écrivit cette dépêche :

« Viens diner ce soir, huit heures, café Riche; affaire importante pour toi. »

Puis tout de suite il envoya son valet de chambre porter cette dépêche au télégraphe.

A huit heures moins cinq minutes, le duc entrait dans le salon qu'il avait retenu en venant commander lui-même son diner, car il ne s'en remettait à personne pour discuter une chose si importante; quelques instants après arrivait le prince de Verberie.

— Bonjour, Odet, dit le duc en tendant la main à son fils, tu vois que je t'attendais.

— J'ai pourtant failli ne pas venir.

— Oui, mais comme j'ai eu la précaution de mettre dans ma dépêche qu'il s'agissait d'une affaire importante... pour toi, tu es venu.

— C'est pour moi seul qu'elle est importante, cette affaire?

— Pour moi aussi..., comme père.

— Ah!

Le duc ne parut pas se scandaliser de ce *Ah!* peu révérencieux dans la bouche d'un fils.

— Débarrasse-toi de ton pardessus, dit-il, et dinons; nous causerons quand nous aurons mis le verrou à la porte.

Malgré l'importance de l'affaire qu'il avait à traiter, M. de Valmondois n'abrégea pas son diner, car ce n'était pas son affaire de sacrifier son plaisir aux affaires, et pour lui, diner, bien diner, était un vif plaisir.

Ce fut donc seulement quand le café, les liqueurs, les cigares furent servis et que les garçons n'eurent plus à entrer dans leur salon, que le duc aborda l'entretien.

— Mon cher Odet, dit-il en se penchant en avant, les deux coudes appuyés sur la nappe de façon à se rapprocher de son fils assis vis-à-vis de lui, le moment est venu pour moi de te faire connaître franchement ma situation : elle est désespérée.

— Vous m'effrayez, interrompit Odet d'un ton moitié sérieux, moitié ironique; elle est vraiment si désespérée que cela?

— Rassure-toi, je ne t'ai pas fait venir pour te demander ta signature.

— Au prix qu'elle vaut, je crois qu'elle ne vous rendrait pas de grands services.

— C'est précisément parce qu'elle ne vaut rien, pas plus que la mienne, d'ailleurs, que je t'ai appelé, et puisque tu te rends si bien compte de ta situation, il est inutile que j'insiste; c'est là un sujet qui ne m'est pas agréable.

— Ni à moi.

— Eh bien, alors, le mieux, au lieu de nous livrer à des constatations superflues, est de chercher à sortir de cette situation.

— Vous avez un moyen?

— Pour toi, oui; pour moi, non; mais il ne s'agit pas de moi.

Le jeune prince eut un sourire qui en disait long sur les relations du père et du fils; mais M. de Valmondois ne s'en fâcha pas, bien qu'il l'eût vu et qu'il en eût compris l'ironie.

— Et ce moyen? demanda Odet.

— Un mariage.

— Oh! oh!

— Ne va pas te récrier.

— Vous avez la femme?

— Je l'ai : vingt-cinq millions de dot, je dis de dot, sans parler du reste.

Le duc se renversa sur son canapé, écartant de la main le nuage de fumée qui l'enveloppait, afin de bien voir quel effet avait produit le chiffre de cette dot.

Odet ne laissa rien paraitre sur son visage pâle, et dans ses yeux, qu'il avait fixés sur ceux de son père, il fut impossible de rien lire.

— Et la femme? dit-il enfin.

Vivement, M. de Valmondois lui tendit la main pardessus la table.

— Voilà le mot que j'attendais, dit-il, le cri qui, j'en étais sûr, sortirait le premier de tes lèvres. La femme, sois tranquille, elle est ce que tu peux désirer. Tu dois bien penser que si elle était autre, je ne te parlerais pas de ce mariage. Beauté éclatante et robuste, intelligence, esprit brillant...

Il hésita un moment, cherchant ce que Puche lui avait dit encore, car ce n'était pas tout; mais il lui fut impossible de retrouver le reste.

— Enfin une femme accomplie, dit-il vivement.

— Son âge?

— Dix-huit ans.

— Brune, blonde?

M. de Valmondois n'avait pas pensé à cela; il hésita un moment.

— Heu, heu... comme toutes les femmes.

— Je la connais?

— Je ne crois pas..., à moins que tu ne l'aies vue...

Il allait dire par hasard, mais il se retint à temps.

— A moins que tu ne l'aies vue, répéta-t-il.

— C'est?

Cette fois il ne fallait pas hésiter.

— Mademoiselle Gripat, dit M. de Valmondois avec autorité.

Odet fit un brusque mouvement de recul.

— Mademoiselle Gripat!

Puis revenant, en homme qui veut être fixé :

— Gripat! Qui ça, Gripat? Ce n'est pas la fille de Gripat le voleur?

— Pourquoi le voleur? En quoi Gripat a-t-il été plus voleur que les autres financiers? On peut appeler tous ces gens-là voleurs. Où veux-tu qu'ils prennent leur fortune? Ah ça! mais est-ce que tu aurais des préjugés bourgeois?

— Préjugés!

— Il faut aller au fond des choses et ne pas se payer de mots. Nous sommes ruinés. Plus que ruinés, sans ressources. Je ne suis pas un financier. Toi tu n'es pas un industriel. Nous n'avons donc ni l'un ni l'autre les moyens de faire fortune. Ou plutôt nous en avons un; c'est-à-dire que toi tu en as un : le mariage. Connais-tu dans notre monde une femme de notre rang qui soit disposée à t'épouser et qui t'apporte vingt-cinq millions de dot? La connais-tu, cette femme?

Odet ne répondit pas.

— Si tu la connais, continua M. de Valmondois, je n'ai pas un mot à te dire de Mlle Gripat. Mais tu ne la connais pas, par cette raison malheureuse qu'il n'y en a pas. Alors je reviens à Mlle Gripat. Prends-tu son nom? c'est elle qui prend le tien. Vos enfants ne seront pas Gripat, ils seront Valmondois. Des Gripat ils n'auront que la fortune, le seul point à considérer. Il faut être de son temps; et notre temps est le siècle du million. On vaut par ce qu'on a, et non par ce qu'on est. La naissance, rien; le talent, rien; l'argent, tout, même quand il est seul; mais s'il est réuni à la naissance ou au talent, le maitre du monde. Tu as la naissance. Veux-tu l'argent? Si oui, et je ne te ferai pas l'injure de supposer que tu peux dire non; si oui, tu n'as qu'à te baisser pour le prendre.

— Ah! voilà.

— Eh mon Dieu, oui, il faut se baisser, je le sais bien, et ce n'est pas moi qui te dirai le contraire. Cela est fâcheux, désagréable, tout ce que tu voudras. Je dirai comme toi. Mais enfin, n'est-ce pas l'attitude de ceux qui gagnent? « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton visage et tu ramperas sur le ventre; » c'est la loi divine. Et dans l'espèce, elle n'est pas bien terrible : suer avec Mlle Gripat, hé, hé, elle est fort bien, Mlle Gripat; tu sais; beauté éclatante et robuste.

Odet resta assez longtemps silencieux, son père l'examinant et suivant sur son visage changeant les idées opposées par lesquelles il passait.

— Où peut-on la voir Mlle Gripat? dit-il enfin sans lever les yeux.

— Ah! mon cher enfant, s'écria M. de Valmondois, mon cher enfant, tu relèveras notre maison. Je comprends que tu ne veuilles pas t'engager à la légère et que tu ne te prononces qu'après avoir vu la jeune fille. La mère a sa loge à l'Opéra. Je ne me rappelle plus son jour. Je vais m'en informer. Tu verras Paule..., elle s'appelle Paule. Et nous déciderons ensuite ce qu'il y a à faire.

VII

C'était le vendredi qui était le jour d'Opéra de Mme Gripat, et sa loge était au premier étage, entre les colonnes.

Donc, le vendredi qui suivit le diner au café Riche, M. de Valmondois et Odet vinrent tous deux en même temps occuper les fauteuils qu'ils avaient loués, et que le duc avait choisis de façon qu'en tournant le dos à la scène, il fit face à la loge de Mme Gripat : s'il voulait qu'Odet vit bien Paule, lui-même tenait à étudier sa future belle-fille : « cette beauté éclatante et robuste » qu'il avait célébrée sans même savoir si elle était grande ou petite, brune ou blonde.